



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 17 (1981), p. 1-30

Yūsuf Rāġib

Les mausolées fatimides du quartier d'al-Mašāhid.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711455	<i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i>	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher
9782724711639	<i>AnIsl 60</i>	
9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)
9782724711615	<i>Le temple de Dendara X. Les chapelles osiriennes</i>	Sylvie Cauville, Oussama Bassiouni, Matjaž Ka'čnik, Bernard Lenthéric
9782724711707	????? ?????????? ?????????? ??? ? ? ? ? ? ? ? ? ? ?	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
9782724711462	<i>La tombe et le Sab?l oubliés</i>	Georges Castel, Maha Meebed-Castel, Hamza Abdelaziz Badr
9782724710588	<i>Les inscriptions rupestres du Ouadi Hammamat I</i>	Vincent Morel
9782724711523	<i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 34</i>	Sylvie Marchand (éd.)

LES MAUSOLÉES FATIMIDES DU QUARTIER D'AL-MAŠĀHID *

Yūsuf RĀĠIB

Dans l'espace séparant les deux villes, Miṣr et Le Caire, dans la région d'al-Marāġa ⁽¹⁾, comprise entre la mosquée d'Ibn Ṭūlūn au nord et le mausolée de Nafisa au sud, s'étendait le quartier d'al-Mašāhid ⁽²⁾. Il devait son nom à différents

* Article rédigé conformément au programme de recherche de l'U.R.A. n° 22 du C.N.R.S.

⁽¹⁾ L'étude s'ouvre par une parenthèse qui vise à rectifier une erreur de taille qui remonte à P. Casanova : celui-ci situa le quartier, à l'origine une prairie, « du voisinage de la mosquée de 'Amr au nouveau rivage du Nil », *Histoire et description de la Citadelle du Caire*, MMAF, t. VI, Paris, 1893, p. 548, pl. III. Cette localisation, loin de susciter d'objection, a été reproduite sans contrôle par différents spécialistes du Caire, parmi les meilleurs, et pourrait désormais passer comme acquise, A.R. Guest et E.T. Richmond, « Miṣr in the fifteenth century », in *JRAS*, 1903, pl. C-9; P. Casanova, *Essai de reconstruction topographique de la ville d'al-Fouṣṭāṭ ou Miṣr*, MIFAO, t. XXXV, Le Caire, 1919, pl. III, C-6; G. Wiet, *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum Arabicarum* (= CIA, *Egypte*, II), MIFAO, t. LII, Le Caire, 1930, p. 34, n. 4. Or les sources sont unanimes à situer al-Marāġa dans le voisinage de Bāb al-Qarāfa et du mausolée de Nafisa, précisément dans ce quartier où se dresse le

sanctuaire de Sukayna, Ibn al-Zayyāt, *Kawākib sayyāra*, éd. Aḥmad Taymūr, Būlāq, 1325/1907, p. 36; Maqrīzī, *Mawā'iz wa i'tibār* (= *Ḥiṭat*), Būlāq, 1270 H., I, p. 343; Saḥāwī, *Tuḥfat al-aḥbāb*, éd. Maḥmūd Rabī' et Ḥasan Qāsim, Le Caire, 1356/1937, pp. 124, 126; Ibn Iyās, *Badā'i' al-zuhūr*, éd. Mohamed Mostafa, Le Caire-Wiesbaden, Le Caire, 1380/1961-1383/1963, V, p. 346; trad. G. Wiet, *Journal d'un bourgeois du Caire*, Paris, 1955-1960, II, p. 336; Ša'rānī, *Lawāqih al-anwār*, Būlāq, 1286 H., I, p. 29; Munāwī, *Kawākib durriyya*, éd. Maḥmūd Ḥasan Rabī', Le Caire, 1357/1938, I, p. 58; Uḡhūrī, *Mašāriq al-anwār*, ms Dār al-kutub Ta'riḥ 436, fol. 21 r°; Šabbān, *Ithāf ahl al-islām*, ms Azhar Ta'riḥ [2771] 43039, fol. 81 v°-82 r°; Le même, *Is'āf al-rāġibīn*, en marge de Šabalanġī, *Nūr al-abṣār*, 8° éd., Le Caire, 1384/1963, p. 210; Šabalanġī, *op. cit.*, p. 176; 'Alī Mubārak, *Ḥiṭat tawfiqiyya*, Būlāq, 1304/1888-1306/1889, V, p. 16. Ces indications convergentes sur une longue durée permettent d'abandonner sans retour la localisation de P. Casanova.

⁽²⁾ La plus ancienne attestation du nom figure dans un passage d'Ibn al-Ṭuwayr

sanctuaires où l'on vénérât des tombes attribuées à des membres de la Famille du Prophète. Leur étude (non encore envisagée dans l'ensemble) fera l'objet du présent travail, qui viendra compléter notre enquête sur les espaces funéraires de l'époque fatimide.

TRANSFORMATIONS DU QUARTIER AU MOYEN ÂGE.

Durant les premiers siècles de l'islam, le site reste plongé dans la nuit. Il n'apparaît à la lumière de l'histoire qu'à l'avènement d'Aḥmad b. Ṭūlūn : il est alors incorporé à la nouvelle cité d'al-Qaṭā'i' (les concessions)⁽¹⁾. La dynastie tombée, la région connaît sans doute la ruine de l'abandon. Puis Le Caire fondé, elle devient passage obligé entre la ville nouvelle et l'ancienne (Fusṭāṭ) : par là s'allonge la grande route qui les relie⁽²⁾. Divers monuments funéraires surgissent dans l'espace, qui connaît un remarquable essor urbain : au milieu de jardins, les maisons se touchent; mais pendant l'été, la plaine envahie par la crue se transforme en mer; seul le jardin du calife, perché sur une colline, défie l'inondation⁽³⁾. Durant les années de calamité publique du califat d'al-Mustanṣir, la région à nouveau ruinée présente un spectacle si déprimant qu'un mur s'élève pour la

repris dans Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, I, p. 484. On le retrouve dans l'acte de waqf d'al-Malik al-Ašraf Ḥalīl partiellement publié par A. Moberg, « Zwei ägyptische waqf-urkunden aus dem jahre 691/1292 », in *Le monde oriental*, XII, 1918, pp. 14, 48; Ibn Duqmāq, *Intiṣār*, éd. K. Vollers, Būlāq, 1310/1893, IV, p. 121; Maqrīzī, *Sulūk*, éd. Muḥammad Muṣṭafā Ziyāda, Le Caire, 1934-1958, II/II, p. 543. Le même vocable désignait un quartier de la nécropole d'al-Qarāfa auquel nous avons consacré une étude antérieure, Y. Rāġib, « Les sanctuaires des Gens de la Famille dans la cité des morts au Caire », in *RSO*, LI, 1977, pp. 47-76.

⁽¹⁾ Elle s'étendait, en long, depuis la colline de la Citadelle jusqu'à la mosquée d'Ibn

Ṭūlūn, et en large, depuis l'espace d'al-Rumayla au pied de la Citadelle jusqu'au mausolée de Zayn al-'Ābidīn, Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, I, p. 313; éd. G. Wiet, V, p. 144; Abū I-Maḥāsīn, *Nuḡūm zāhira*, Le Caire, 1348/1929-1392/1972, III, p. 14.

⁽²⁾ Abū 'Ubayd Bakrī, *Masālik wa mamālik*, ms Paris ar. 2218, p. 55, situe les Mašāhid sur la route d'al-Fusṭāṭ au Caire ('*alā l-tariq min al-Fusṭāṭ ilā l-Qāhira*). Et Ibn 'Uṭmān, *Muršid al-zuwwār*, ms Azhar Ta'rīḥ [3974] 'Arūsī 42727, fol. 24 r°, précise que le mausolée de Sukayna se trouve à gauche de la grande route qui conduit à Miṣr ('*alā yasār sālīk al-maḥağğ'a ilā Miṣr*).

⁽³⁾ Nāṣir-ī Ḥusraw, *Safar-nāma*, éd. et trad. Ch. Schefer, Paris, 1881, p. 136.

soustraire aux yeux du calife, lorsqu'il se rend d'une ville à l'autre. Elle ne retrouvera la prospérité que sous le califat d'al-Āmir, sous l'impulsion du vizir al-Ma'mūn al-Baṭā'ihī : il met en demeure les propriétaires de rebâtir leurs maisons, ou de les louer ou les vendre, sans en extraire les matériaux, à des particuliers sommés de les réhabiliter. Les propriétaires qui ne se conformeraient pas à l'ordonnance seraient déchus de leurs droits au profit de l'Etat ⁽¹⁾.

Après la chute des Fatimides, cet espace que l'on désigne couramment sous le nom de Bayn Miṣr wa l-Qāhira ⁽²⁾ se couvre de jardins, de Bāb Zawila au mausolée de Nafīsa ⁽³⁾. Sous le règne de Baybars, à la suite d'une prolifération monumentale intensive ⁽⁴⁾, les deux villes se touchent. Le quartier d'al-Mašāhid appartient désormais au Caire dont la frontière occidentale s'arrête au mausolée de Ruqayya ⁽⁵⁾. Passons maintenant à l'étude des mausolées fatimides qui lui ont communiqué leur nom.

LES TROIS SANCTUAIRES

Leur fondation reste enveloppée de brume : suivant un récit recueilli par Abū 'Ubayd al-Bakrī, et corroboré par différentes sources ⁽⁶⁾, le calife al-Ḥākim les aurait élevés pour accueillir les cendres du Prophète et des deux premiers califes

⁽¹⁾ Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, I, p. 305; II, pp. 20, 100, 265; éd. G. Wiet, V, pp. 102-103; G. Wiet, *CIA, Egypte, II*, pp. 182-83.

⁽²⁾ V. par ex. Ġazarī, *Ḥawādīṭ al-zamān*, éd. partielle U. Haarmann, Freiburg, 1969, p. 110.

⁽³⁾ Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, II, p. 110. L'un de ces jardins portait le nom du vizir Ibn al-Mağribī, Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, II, p. 134; l'autre celui de Šağar al-durr, où elle fit construire un oratoire et un mausolée, Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, II, pp. 134-135; 'Aynī, *'Iqd al-ğumān*, ms Veliyuddin 2391, p. 649.

⁽⁴⁾ Sur les extensions de l'espace urbanisé à cette époque, v. les indications précises de Yūnīnī, *Dayl mir'āt al-zamān*, Hyderabad, 1374/1954-1380/1961, III, p. 261. Dans cette région, résidait le calife abbasside, près du

mausolée de Šağar al-durr, Ibn Duqmāq, *Tarğumān al-zamān*, ms Aḥmed III 2927, VII, fol. 103 v°; Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, II, pp. 134, 135; Ibn Ḥağar, *Durar kāmīna*, éd. Muḥammad Sayyid Ġād al-Ḥaqq, 2^e éd., Le Caire, 1385/1966-1387/1967, II, p. 338 (lire *nafīsī* au lieu de *Ḥusaynī*); Abū l-Maḥāsīn, *Nuğūm zāhira*, XIII, éd. Muḥammad Šaltūt, Le Caire, 1390/1970, p. 202; Saḥāwī, *Ḍaw' lāmi'*, Le Caire, 1359/1934-1355/1936, IV, p. 236; X, p. 106. Son souvenir persiste dans le nom du quartier, al-Ḥalifa.

⁽⁵⁾ Ibn 'Abd al-Zāhir dans Qalqašandī, *Šubḥ al-a'šā*, Le Caire, 1331/1913-1338/1919, III, p. 344, et Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, I, p. 360.

⁽⁶⁾ Y. Rāğīb, « Un épisode obscur d'histoire fatimide », in *SI*, XLIII, 1978, pp. 125-132.

qu'il avait projeté de transférer de Médine, tentative qui avait, du reste, avorté. Cette tradition s'est singulièrement évanouie au cours du temps : au déclin du Moyen Âge, on prétendait qu'ils avaient été fondés en ramadan 402 / mars-avril 1012, sur l'ordre du calife auquel on avait révélé l'existence de sépultures 'alides en ce lieu ⁽¹⁾.

Bâtis en pierre ⁽²⁾, ils devaient comporter un oratoire joint à une salle funéraire, puisque les sources les désignent indifféremment sous le nom de *masğid* ⁽³⁾ ou de *mašhad* ⁽⁴⁾. Ils reposaient sur un rez-de-chaussée, comme le révèle l'épithète descriptive de *mu'allaq* (suspendu), qui leur est parfois appliquée ⁽⁵⁾.

Des gardiens et des desservants étaient en permanence attachés à ces sanctuaires, et des lampes y brûlaient continuellement ⁽⁶⁾. Si le calife al-Ḥākim s'y rendait souvent ⁽⁷⁾, les masses les négligeaient et les ignoraient ⁽⁸⁾. On ne faisait l'annonce à la prière, le second appel et la prière en commun que dans celui du milieu, certainement le plus important et apparemment lié à la prédication druze naissante, puisque Ḥamza b. 'Alī en parle dans une épître : « c'est la voie la plus droite et la route la plus sûre. Celui qui la suit sera sauvé, et celui qui retombe en arrière sera perdu et plongé dans l'aberration ⁽⁹⁾. Puis les Fatimides et leurs dignitaires ne cessèrent de les vénérer : lors des Nuits d'illumination (*layālī al-waqūd*), le cadi suprême s'y rendait en pèlerinage, en sortant de la mosquée d'Ibn Ṭūlūn, avant

⁽¹⁾ Saḥāwī, *Tuḥfat al-aḥbāb*, p. 114; même tradition dans Ibn Duqmāq, *Intiṣār*, IV, p. 121.

⁽²⁾ Comme le révèle un passage d'un écrit druze *al-Risāla al-mawsūma bi l-tanbih wa l-tawḍīḥ*, ms Dār al-kutub 'Aqā'id al-niḥal al-islāmiyya 38 (= photos B 25779), fol. 19 v°.

⁽³⁾ Ibn Duqmāq, *Nuzhat al-anām*, ms Fayḍ Allāh 1549, an 411; Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, II, pp. 20, 125; Abū l-Maḥāsīn, *Nuḡūm zāhira*, IV, p. 54; Saḥāwī, *op. cit.*, pp. 114, 118.

⁽⁴⁾ Ḥamza b. 'Alī, *K. fihi ḥaqā'iq mā yazhar quddām Mawlānā*, ms Dār al-kutub 'Aqā'id al-niḥal al-islāmiyya 38 (= photos B 25779), fol. 74 v°; trad. S. de Sacy, *Exposé de la*

religion des Druzes, Paris, 1838, I, p. 180; *al-Risāla al-mawsūma*, loc. cit.; Abū 'Ubayd Bakrī, *Masālik wa mamālik*, p. 55; Ibn Duqmāq, *Intiṣār*, loc. cit.; Saḥāwī, *op. cit.*, pp. 114, 207.

⁽⁵⁾ Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, loc. cit.; Abū l-Maḥāsīn, *loc. cit.*

⁽⁶⁾ Abū 'Ubayd Bakrī, *loc. cit.*

⁽⁷⁾ Ḥamza b. 'Alī, *K. fihi ḥaqā'iq*, loc. cit.

⁽⁸⁾ Comme le constate avec regret *al-Risāla al-mawsūma*, loc. cit.

⁽⁹⁾ *K. fihi ḥaqā'iq*, loc. cit. : *huwa al-manhağ al-aqwam wa l-ṭariq al-aslam allati man salakahā nağā wa man taḥallafa 'anhā halaka wa ġawā.*

de gagner Fustāṭ⁽¹⁾. Durant le Moyen Âge, ils ne semblent pas avoir drainé les foules, puisque les guides de pèlerinage ne les signalent presque pas, mais les fidèles ne les avaient pas abandonnés⁽²⁾.

Interrogeons, à présent, les textes afin de connaître les sépultures qui se manifestèrent dans les trois sanctuaires.

Nul ne savait exactement qui reposait dans le premier : ʿAlī al-Aṣḡar b. Zayn al-ʿĀbidīn⁽³⁾ ? quelques-uns de ses descendants⁽⁴⁾ ? ou cet inconnu, le *šayḥ* ʿAbd al-Raḥmān al-Ṭūlūnī⁽⁵⁾ ? Aucune des trois traditions n'inspirait la confiance des pèlerins du bas Moyen Âge et ne mérite, partant, notre crédit.

Le monument disparut à l'époque ottomane, à une date que rien ne permet de fixer avec exactitude, mais certainement avant le XII^e-XVIII^e siècle : al-Uḡhūrī ne signale pas la sépulture dans l'inventaire des Gens de la Famille inhumés au Caire.

La tombe du deuxième sanctuaire passait pour avoir été bâtie après une révélation onirique⁽⁶⁾. On l'attribuait à Muḥammad al-Aṣḡar⁽⁷⁾, personnage dont l'identité et la généalogie restaient controversées : les uns prétendaient qu'il était le fils de Zayn al-ʿĀbidīn. Affirmation sans fondement : les généalogistes ne signalent aucun fils de ce nom au nombre de la progéniture du IV^e *imām*⁽⁸⁾. Les autres supposaient qu'il était Muḥammad b. ʿAbd Allāh b. ʿĪsā b. Muḥammad b. Ismāʿil b. al-Qāsim al-Rassī b. Ibrāhīm Ṭabāṭabā, dont la filiation était gravée

(1) Ibn al-Ṭuwayr dans Maqrīzī, *Hiṭat*, I, p. 467.

(2) Deux traditionnistes sunnites y trouvèrent la mort : Ḥāmid b. Ruzba al-Ahwāzī, en 612/1216, Ibn Abī l-Wafāʾ, *al-Ġawāhir al-muḍīyya fī ṭabaqāt al-ḥanaḥīyya*, Hyderabad, 1332 H., I, p. 420, n° 419; et Abū Muḥammad ʿAbd Allāh b. Masʿūd al-Rūmī en 635/1237, Munḍirī, *Takmilat waḥayāt al-naqala*, ms British Museum Or. 1541, fol. 156 v°-157 r°; Saḥāwī, *op. cit.*, p. 207. Une notice est consacrée au personnage par Ḍahabī, *Taʾriḥ al-islām*, ms Aya Sofia 3012, an. 635.

(3) Saḥāwī, *op. cit.*, p. 118.

(4) Ibn ʿAyn al-Fuḍalāʾ, *Miṣbāḥ al-dayāḡi*, ms Dār al-kutub Taʾriḥ 1461, fol. 6 r°; Saḥāwī, *op. cit.*, p. 114.

(5) Saḥāwī, *op. cit.*, p. 118.

(6) Comme l'indique un passage de Ḡawwānī repris par Ibn ʿAyn al-Fuḍalāʾ, *loc. cit.*, et Saḥāwī, *op. cit.*, p. 115.

(7) Ibn ʿAbd al-Zāhir dans Maqrīzī, *Hiṭat*, II, p. 20; Ibn ʿAyn al-Fuḍalāʾ, *loc. cit.*; Saḥāwī, *op. cit.*, pp. 114, 118.

(8) Comme le soulignent, du reste, Ibn ʿAyn al-Fuḍalāʾ, *loc. cit.*, et Saḥāwī, *op. cit.*, p. 114.

sur deux plaques de marbre que gardait le sanctuaire. Ibn al-Ġabbās⁽¹⁾ assurait cependant qu'elles étaient étrangères au monument, et provenaient probablement du célèbre mausolée des Banū Ṭabāṭabā⁽²⁾.

Sous les Ottomans, le surnom distinctif d'al-Aṣḡar (le cadet) se transforma en épithète laudative : al-Anwar (l'éclatant), et Muḥammad devint l'oncle paternel d'al-Sayyida Nafisa⁽³⁾, personnage dont les généalogistes⁽⁴⁾ ne signalent ni l'existence ni la venue en Egypte. Cette parenté glorieuse mais controuvée, qui le tirait d'une identité brumeuse, le promut au rang des 'alides les plus vénérés de la capitale. On célébrait l'anniversaire de sa naissance (*mawlid*) du 6 au 13 ḡumādā I⁽⁵⁾. Aujourd'hui, la piété populaire s'est progressivement refroidie : le sanctuaire n'accueille plus les masses qui s'y portaient jadis et naguère.

Du monument fatimide qui frappa longtemps les pèlerins par l'élégance de sa construction⁽⁶⁾, ne subsistent que des fragments des boiseries qui embellissaient la tombe, les plus anciennes qui soient parvenues jusqu'à nous de l'époque fatimide⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ Sur ce personnage qui avait rédigé un guide de pèlerinage aujourd'hui perdu, v. Y. Rāḡib, « Essai d'inventaire chronologique des guides à l'usage des pèlerins du Caire », in *REI*, XLI/2, 1973, pp. 273-275.

⁽²⁾ Saḡāwī, *op. cit.*, p. 118.

⁽³⁾ Comme le prétendait 'Alī al-Ḥawwās, Ša'rānī, *Latā'if al-minan*, Le Caire, 1311 H., I, p. 250; passage repris par Šabbān, *Ithāf ahl al-islām*, fol. 74 r^o-v^o; Le même, *Is'āf al-rāḡibīn*, p. 216; Uḡhūrī, *Mašāriq al-anwār*, fol. 23 r^o-v^o; Šabalanḡī, *Nūr al-abšār*, p. 195.

⁽⁴⁾ Ils ne signalent qu'un seul fils de Zayd al-Ablaḡ, v. par ex. Zubayrī, *K. nasab Qurayš*, éd. E. Lévi-Provençal, Le Caire, 1953, p. 56; 'Ubaydalī, *Tahdīb al-ansāb*, ms Leyde or. 686, fol. 43 r^o-v^o; Ibn Ḥazm, *Ġamharat ansāb al-'arab*, éd. 'Abd al-Salām Muḥammad Hārūn, Le Caire, 1382/1962, p. 39; Rāzī, *Muḡtaṣar fi 'ilm al-ansāb*, ms Ahmed III 2677, fol. 14 v^o; Ibn 'Inaba, *'Umdat al-ṭālib*.

Naḡaf, 1380/1961, p. 70.

⁽⁵⁾ 'A. Mubārak, *Ḥiṭaṭ tawfiqiyya*, I, p. 91; R.L.N. Michell, *An Egyptian calendar*, Londres 1900, p. 61. On ne connaît absolument rien du personnage, et on se demande quelle source suspecte a conduit K.A.C. Creswell à le faire mourir en 411 (1020), « A brief chronology of the Muḥammadan monuments of Egypt ... », in *BIFAO*, XVI, 1919, p. 57; erreur reprise sans examen par Ed. Pauty, *La mosquée d'Ibn Touloun et ses alentours*, Le Caire, sans date, p. 61.

⁽⁶⁾ Comme le soulignent Ibn 'Ayn al-Fuḡalā', *loc. cit.*, et Saḡāwī, *op. cit.*, p. 114.

⁽⁷⁾ Elles sont maintenant conservées au Musée de l'Art Islamique du Caire, Ed. Pauty, *Les bois sculptés jusqu'à l'époque ayyoubide*, *Catalogue général du Musée arabe du Caire*, Le Caire, 1931, p. 5, n^o 3581 (p. III), p. 53, n^o 3582/I (pl. LXII), p. 54, n^o 3577 (pl. LXIII), n^o 3576 (pl. LXIII),

L'édifice actuel ⁽¹⁾ remonte à 1195/1780-1781 ⁽²⁾ : il comporte une salle funéraire ⁽³⁾ que précèdent un oratoire et un minaret décapité ⁽⁴⁾.

Enfin aucune source ne révèle le nom du troisième sanctuaire ⁽⁵⁾, qui semble avoir prématurément disparu.

Que résulte-t-il de cette interrogation des sources ? Le doute et, partant, l'hypothèse : les trois mausolées qui étaient primitivement destinés à recevoir les restes du Prophète et des deux premiers califes restèrent pendant quelque temps vides de sépultures. A une date que rien ne permet de fixer avec exactitude, mais certainement avant la fin du VI^e-XII^e siècle, des tombes d'obscurs 'alides s'y manifestèrent : elles passèrent tantôt pour réelles et tantôt pour de simples cénotaphes construits après une vision onirique (*mašhad ru'yā*).

Des trois sanctuaires, seul celui de Muḥammad al-Aṣḡar (devenu al-Anwar) subsiste dans une architecture de l'extrême fin du XII^e-XVIII^e siècle, dépouillée des boiseries fatimides transférées au Musée de l'Art Islamique.

LE SANCTUAIRE DE SUKAYNA

Le premier témoignage littéraire du monument apparaît aux charnières du VI^e-XII^e et du VII^e-XIII^e siècle ⁽⁶⁾, mais sa fondation remonte certainement à l'époque fatimide. On ne savait que le nom de la titulaire de la tombe, mais on

n° 3579 (pl. LXIV), p. 55, n° 3584 (pl. LXIV), n° 3578 (pl. LXV), p. 56, n° 3583 (pl. LXVI), p. 58, n° 3582/2 (pl. LXVII); Le même, *La mosquée d'Ibn Touloun ...*, loc. cit.

⁽¹⁾ Situé dans la case F-9 de la carte archéologique n° 2 éditée par le *Survey of Egypt* (1951), il porte le n° 68 sur la liste des édifices classés par le Comité de conservation.

⁽²⁾ Comme l'indique le chronogramme gravé dans la plaque de marbre engagée au-dessus de l'entrée, 'A. Mubārak, *op. cit.*, II, p. 60; Ed. Pauty, *La mosquée d'Ibn Touloun ...*, p. 60; 'A. Zakī, *Mawsū'at madīnat al-Qāhira fī alf 'ām*, Le Caire, 1389/1969, p. 197.

⁽³⁾ Les niches d'angle de la coupole ont d'abord fait passer le monument pour

fatimide, *Comité de conservation*, Exercice 1894, p. 18. Cette attribution fut ensuite récusée par K.A.C. Creswell, *A brief chronology ...*, loc. cit. : bien que la majorité des coupoles fatimides soient sur trompes, toutes les coupoles sur trompes ne sont pas nécessairement fatimides. L'ancienne datation fut alors abandonnée.

⁽⁴⁾ Ses étages supérieurs devenus danger public furent abattus en 1884, *Comité de conservation*, Exercice 1884, p. 16; Exercice 1885, p. x.

⁽⁵⁾ Comme l'avait déjà souligné 'Alī Mubārak, *Ḥiṭaṭ tawfiqiyya*, II, p. 42.

⁽⁶⁾ Celui d'Ibn 'Uṭmān, *Muršid al-zuwwār*, fol. 24 r°.

l'assimilait (par une généalogie inconnue) aux Gens de la Famille ⁽¹⁾. Son identité resta longtemps brumeuse ⁽²⁾ : mais au courant du VII^e-XIII^e siècle, elle passa d'abord pour la fille de ʿAlī Zayn al-ʿĀbidīn ⁽³⁾ pour devenir ensuite celle d'al-Ḥusayn ⁽⁴⁾, qu'elle resta jusqu'à nos jours, en dépit des contestataires ⁽⁵⁾. Les deux identifications sont cependant controuvées : d'une part, les généalogistes qui ne pèchent pas par chauvinisme mâle ⁽⁶⁾ ne mentionnent aucune fille du nom de Sukayna au nombre des enfants du IV^e imām; de l'autre, Ibn Zūlāq ne la signale pas dans la liste des ʿalides marquants qui entrèrent en Egypte ⁽⁷⁾. Quant à la célèbre fille d'al-Ḥusayn, elle fut, en effet, la première ʿalide à poser les pieds sur le sol d'Egypte pour rejoindre son époux, Aṣḡāḡ b. Marwān; mais ce dernier ayant expiré avant son arrivée, elle rentra à Médine, où elle mourut en 117/735, suivant ses biographes les plus sûrs ⁽⁸⁾. L'emplacement précis de sa tombe devait tomber dans l'oubli; en revanche, de nombreuses sépultures apocryphes lui furent attribuées en terre d'Islam ⁽⁹⁾.

⁽¹⁾ Ibn ʿUṭmān, *loc. cit.*

⁽²⁾ Ibn ʿAbd al-Zāhir lui donne seulement le nom de Sukayna dans un passage repris par Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, II, p. 20.

⁽³⁾ Identification qui apparaît dans Ibn ʿAyn al-Fuḍalāʾ, *op. cit.*, fol. 6 v^o, et reprise par Saḡāwī, *op. cit.*, pp. 115-116.

⁽⁴⁾ Ibn al-Zayyāt, *op. cit.*, p. 105, conteste la précédente identification sans nier l'existence de Sukayna bint Zayn al-ʿĀbidīn, dont il situe la tombe dans le cimetière des Banū Ṣadīf, pp. 93-94, 105.

⁽⁵⁾ Munāwī, *Kawākib durriyya*, I, p. 58, devait révoquer en doute l'identification de son maître Ṣaʿrānī, pour qui Sukayna était vraiment la fille d'al-Ḥusayn. ʿU. Maduḡ ʿAdl ṣāhid, Le Caire, 1328 H., p. 9, et après lui Ḥ. Qāsim, *Mazārāt miṣriyya*, Le Caire, s.d., pp. 48-49, devait prétendre qu'elle était la fille de Zayn al-ʿĀbidīn, et non celle d'al-Ḥusayn.

⁽⁶⁾ V. par ex. Zubayrī, *K. nasab Qurayṣ*,

p. 62; Mufīd, *Irṣād*, éd. lithog. Téhéran, 1320 H., p. 241; Ibn Ḥazm, *Ġamharat ansāb al-ʿarab*, p. 52; Ibn Ṣahrāṣūb, *Manāqib āl Abī Ṭālib*, Qumm, s.d., IV, p. 176; Rāzī, *Muḡtaṣar fī ʿilm al-nasab*, fol. 25 v^o.

⁽⁷⁾ Dans un chapitre inédit de *Faḍāʾil Miṣr wa aḡbāruhā*, ms Paris ar. 4727.

⁽⁸⁾ H. Massé, *EI*, IV, pp. 532-533 (*Sukayna*). Sur le mariage qui l'avait conduit en Egypte, v. aussi Y. Rāḡib, « Al-Sayyida Nafīsa, sa légende, son culte et son cimetière », in *SI*, XLIV, 1976, p. 78 n. 1.

⁽⁹⁾ Notamment celle qui subsiste toujours à Damas, dans le cimetière d'al-Bāb al-ṣaḡīr, E. de Lorey et G. Wiet, « Cénotaphes de deux dames musulmanes à Damas », in *Syria*, II, 1921, pp. 221-224, fig. 2; G. Contenau, « L'Institut français d'archéologie et d'art musulmans de Damas », in *Syria*, V, 1924, p. 207, pl. LI (I); J. Sourdel-Thomine, « Epitaphes coufiques de Bāb Ṣaḡhīr », in *Les monuments ayyoubides de Damas*, Livraison

Depuis que l'obscur Sukayna fut assimilée à un personnage aussi célèbre, son mausolée n'a cessé de drainer les pèlerins. Pour bénéficier de son voisinage, plusieurs 'alides vinrent reposer dans le même espace : Ibrāhīm b. Bulūla surnommé al-Mašhadī parce qu'il demeurerait, de son vivant, dans le sanctuaire ⁽¹⁾; sa petite-fille, Zaynab bint Ḥasan (m. le 27 *šawwāl* 646 / 12 février 1249) ⁽²⁾ et le *šarīf* Ḥaydara ⁽³⁾.

Sous les Ottomans, le sanctuaire connut une notoriété encore plus grande, à laquelle le mystique 'Alī al-Ḥawwāš, et son disciple immédiat, al-Ša'rānī n'étaient pas étrangers, puisqu'ils s'y rendaient souvent en pèlerinage, et affirmaient, publiquement que la fille d'al-Ḥusayn reposait réellement là ⁽⁴⁾. Sa tombe attirait toujours les tombes ⁽⁵⁾. Sur l'initiative du plus grand bâtisseur de l'époque, 'Abd

IV, *PIFD*, Damas, 1950, pp. 207-224, fig. 120, 121 et 122; K. Moaz et S. Ory, *Inscriptions arabes de Damas, Les stèles funéraires, I. Cimetière d'al-Bāb al-šaḡīr*, *PIFD*, Damas, 1977, pp. 121-124, n° 59, pl. XLII et XLIII. Et celle qui existe toujours à Tibériade, L.A. Mayer, « Satura Epigraphica arabica », in *The Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine*, I, 1931, pp. 38-42; Le même, *Some principal Muslim Religious Buildings in Israel*, Jerusalem, 1950, t. anglais, pp. 49-50, t. arabe, p. 39.

⁽¹⁾ Ibn 'Ayn al-Fuḍalā', *op. cit.*, fol. 6 v°, situe sa tombe à la porte du *mašhad*, tandis qu'Ibn al-Zayyāt, *op. cit.*, p. 30, et Saḡhāwī, *op. cit.*, p. 117, la placent à l'intérieur. Elle était toujours connue au XII^e-XVIII^e siècle, Uḡhūrī, *Mašāriq*, fol. 27 r°. Sur ce généalogiste 'alide, v. Y. Rāḡīb, « Essai d'inventaire chronologique des guides à l'usage des pèlerins du Caire », in *REI*, XLI/2, 1973, p. 272.

⁽²⁾ Saḡhāwī, *op. cit.*, pp. 117-118; Uḡhūrī, *loc. cit.*

⁽³⁾ Ibn al-Zayyāt, *loc. cit.*; Saḡhāwī, *op. cit.*,

p. 116; Uḡhūrī, *loc. cit.*

⁽⁴⁾ Ša'rānī, *Laṭā'if al-minan*, I, pp. 250-251. Les témoignages littéraires de cette vénération populaire sont fort nombreux, Munāwī, *Kawākib durriyya*, I, p. 58; Šu'aybī, *Kitāb*, ms Azhar Ta'rīḥ [1605] Rāfi'ī 27445, fol. 166 r°; Qalyūbī, *Tuḥfat al-rāḡīb*, Le Caire, 1307 H., pp. 10-11; Šabbān, *Is'āf*, pp. 210-212; Uḡhūrī, *Mašāriq*, fol. 21 r°-v°, 27 r°; Zayn al-'Ābidīn Šīrwānī, *Bustān al-siyāha*, trad. H. Massé, « Les notes sur l'Egypte », in *Mélanges Maspero*, III, *Orient Islamique*, MIFAO, t. LXVIII, Le Caire, 1935-1940, p. 108.

⁽⁵⁾ Les deux savants, Zayn b. Nuḡaym (m. 970/1563) et son frère, 'Umar (m. 1005/1596) furent enterrés dans le mausolée, Muḡhibbī, *Ḥulāṣat al-aṭar*, Le Caire, 1284 H., III, pp. 206-207; 'A. Mubārak, *op. cit.*, II, p. 60; V, p. 17. Leurs tombes connues sous le nom d'al-Baḡr wa l-nahr (la mer et le fleuve), d'après le titre de deux ouvrages qu'ils laissèrent, disparurent lors de la reconstruction du khédive 'Abbās Ḥilmī II^e, Ḥ. Qāsim, *op. cit.*, p. 47.

al-Raḥmān Kathudā le mausolée fatimide gagné par la ruine fut remplacé en 1173 / 1759-1760 par un monument nouveau au goût du jour ⁽¹⁾. Remanié en 1266 / 1849-1850 par le khédive ʿAbbās I^{er} qui fit entourer la tombe d'un grillage (*maqṣūra*) de cuivre ⁽²⁾, il disparut à son tour en 1322 / 1904-1905 faisant place au bâtiment actuel, dénué d'intérêt archéologique ⁽³⁾.

Tous les ans, on célébrait l'anniversaire de la naissance (*mawlid*) de Sukayna du 6 au 13 *ḡumādā* I, en même temps que celui de son voisin d'en face, Muḥammad al-Anwar ⁽⁴⁾. Malgré son peu d'éclat, la fête attirait les foules ⁽⁵⁾. Toutes les semaines, la grande nuit (*ḥaḍra*) se tenait le mercredi soir ⁽⁶⁾, et les visites s'effectuaient de préférence le vendredi ⁽⁷⁾.

De nos jours, la popularité de Sukayna, vulgairement appelée Sekina ⁽⁸⁾, ne s'est pas refroidie ⁽⁹⁾.

⁽¹⁾ Ṣabbān, *Is'āf*, p. 211; Ğabartī, *ʿAḡā'ib al-āṭār*, Būlāq, 1297/1879, II, p. 6; A.F. Mehren, *Cāhirah og Kerāfat*, Copenhague, 1869-1870, II, pp. 46-47; Le même, « Tableau général des monuments religieux du Caire », in *Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de St-Petersbourg*, XV, 1871, p. 328, et *Mélanges Asiatiques*, VI, 1870, p. 328; ʿA. Mubārak, *loc. cit.*; A. Raymond, « Les constructions de l'émir ʿAbd al-Raḥmān Kathudā au Caire », in *Annales Islamologiques*, XI, 1972, p. 244, n° 15.

⁽²⁾ ʿA. Mubārak, *loc. cit.*; Ḥ. Qāsim, *op. cit.*, p. 52.

⁽³⁾ Ḥ. Qāsim, *op. cit.*, p. 47; ʿA. Zakī, *Mawsūʿa*, p. 344.

⁽⁴⁾ ʿA. Mubārak, *op. cit.*, I, p. 90; R.L.N. Michell, *op. cit.*, p. 61; J.W. Mc Pherson, *The moulids of Egypt*, Le Caire, 1941, pp. 31, 278-279.

⁽⁵⁾ R.L.N. Michell, *op. cit.*, pp. 116-117.

⁽⁶⁾ ʿA. Mubārak, *op. cit.*, I, p. 90; II, p. 60; Ḥ. Qāsim, *op. cit.*, p. 52.

⁽⁷⁾ R.L.N. Michell, *op. cit.*, p. 61.

⁽⁸⁾ Corruption dénoncée déjà par Ṣabbān, *Is'āf*, p. 211.

⁽⁹⁾ V. la monographie que lui a consacrée Amīn ʿAbd al-Ḥasīb Sālim, *Manāqib al-Sayyida Sukayna bint al-Ḥusayn*, Le Caire, 1355/1937. L'auteur n'est autre que le directeur de la prière (*imām*), prédicateur (*ḥaṭīb*) et professeur (*mudarris*) de la mosquée.

LES MAUSOLÉES D'AL-ĠĀFARĪ ET DE ʿĀTIKA ⁽¹⁾

Situés dans la case G-13 de la carte n° 2 du *Survey of Egypt* et portant le même numéro (333), ces deux édifices jointifs se montrent dans l'enclos qui enferme également le sanctuaire de Ruqayya.

Le monument d'al-Ġāfarī était, à l'origine, précédé d'une cour enclose d'un mur couronné de merlons en pointe. Une porte percée dans le mur nord-ouest, face au *mihrāb*, s'ouvrait sur la salle funéraire de plan carré d'environ 3 m 80 de côté. Cette ordonnance fut bouleversée lorsque le monument de ʿĀtika surgit dans la cour, usurpant deux de ses murs, le sud-ouest et le nord-ouest ⁽²⁾. Ce dernier devenant mitoyen, l'entrée de la qubba d'al-Ġāfarī fut murée pour ménager le *mihrāb* de celle de ʿĀtika ⁽³⁾, et une porte percée dans la paroi nord-est de chaque édifice. Cette seconde qubba qui avait poussé dans la cour de la première, en assimilant partiellement ses éléments, et dont un seul mur fut construit, le nord-est, offre dans son carré de base une irrégularité flagrante : ses côtés présentent, dans l'œuvre, un écart de 47 cm. La coupole qui repose sur une base aussi déformée, fatalement biscornue, affecte un ovale curieux.

⁽¹⁾ La description la plus minutieuse des deux monuments est celle de K.A.C. Creswell, *The Muslim Architecture of Egypt*, Oxford, 1951, I, pp. 228-231, fig. 123 et 129, pl. 80 a, b et c, 81 a et c, III a, c, d et e, 117 a et b. On y trouvera une bibliographie détaillée des travaux antérieurs, en majorité périmés. Ces deux structures ont depuis fait l'objet de plusieurs notices qui se réduisent en majeure partie à des allusions fugitives; G. Marçais, *L'architecture musulmane d'Occident*, Paris, 1954, pp. 87 n. 2, 232; F. Shāfiʿī, « West islamic influences on architecture in Egypt », in *Bulletin of the Faculty of Arts (Cairo University)*, XVI/II, 1954, p. 16; M. Rumpfer, *La coupole dans l'architecture byzantine et musulmane*, Strasbourg, 1956, p. 87, fig. 126; L. Golvin, « Note sur quelques fragments de plâtre ... », in *Mélanges d'histoire et*

d'archéologie de l'Occident musulman, II, Hommage à G. Marçais, Paris, 1957, pp. 88, 89, 91, fig. H; D. Russell, *Medieval Cairo ...*, Londres, 1962, pp. 126-127; K. Otto-Darn, *L'art de l'Islam*, Paris, 1964, p. 108; G. Marçais, *EI2*, II, p. 883 (*L'Art Fātimide*); A. Fikrī, *Masāʿid al-Qāhira wa madārisuhā*, Le Caire, 1961-1965, I, pp. 33-34; O. Grabar, « The earliest islamic commemorative structures », in *Ars Orientalis*, VI, 1966, p. 35, n° 89, p. 36, n° 94; ʿA. Zakī, *Mawsūʿa*, p. 194.

⁽²⁾ Les merlons qui couronnaient ces deux murs ont partiellement survécu, K.A.C. Creswell, *op. cit.*, I, pl. 81 c.

⁽³⁾ On reconnaît, enseveli dans la maçonnerie, et révélé par la chute de l'enduit qui le masquait, le tronc de palmier qui servait de linteau à cette porte.

Ces deux édifices contigus sont de construction presque identique. Leurs maçonneries sont en briques cuites masquées par un enduit épais de plâtre. Le passage du plan carré de base au plan circulaire de la coupole est assuré par une seule zone de raccord, carrée, à l'extrados, dans sa partie supérieure, et octogonale dans sa partie inférieure. A l'intérieur, des trompes complexes sur deux étages la convertissent en octogone : une niche en demi-cylindre voûtée en cul-de-four flanquée de deux niches plates dans leur partie inférieure et en encorbellement dans leur partie supérieure, et couronnée par une troisième. Le profil recticurvilinear qui dessinent ces trompes complexes est fidèlement reproduit par quatre baies trilobées trouant les parois qui les séparent ⁽¹⁾.

Ces deux structures jumelles ne présentent, dans leur construction, qu'une différence notable : la coupole de la première est unie ⁽²⁾, celle de la seconde côtelée : elle comporte à l'extrados 16 côtes convexes fortement prononcées qui correspondent aux 16 cannelures qui creusent la calotte à l'intrados et se rejoignent au sommet autour d'un médaillon.

De la décoration rapportée en plâtre, ne subsistent, dans la première qubba, que des fragments insignifiants : quelques passages du bandeau coranique qui se déroulait au-dessous de la coupole. En revanche, dans la seconde, des restes plus importants sont conservés : une frise coranique couronne le sommet des murs, juste au-dessous de la zone de raccord, reproduisant le verset du Trône (II, 256/255) et le début du suivant (jusqu'au mot *al-wuṭqā*). Quelques fragments de galon cernent toujours le contour des fenêtres. Enfin le *mihrāb* gardait dans sa partie supérieure un revêtement couvrant, qui a graduellement disparu ⁽³⁾ : au-dessous d'un bandeau horizontal de motifs tressés, régnait un décor végétal

⁽¹⁾ G. Marçais, « Les échanges artistiques entre l'Égypte et les pays musulmans occidentaux », in *Hespéris*, XIX, 1934, p. 96, suppose que ce tracé aurait émigré d'Égypte en Ifrīqiya, où il apparaît dans la base de la coupole qui précède le *mihrāb* de la Grande mosquée almoravide de Tlemcen.

⁽²⁾ La calotte actuelle est, en majeure partie, une reconstruction effectuée sous la direction d'U. Patricolo. Les vestiges qui subsistent

du côté nord-ouest avaient persuadé l'architecte qu'elle était primitivement unie.

⁽³⁾ Les deux cabochons des écoinçons sont d'abord tombés en 1968. Comme il m'a été permis de le constater, une tige de métal les fixait au mur. Puis le reste a suivi : dix ans après, il n'en subsiste que des photos, notamment celle de K.A.C. Creswell, *op. cit.*, I, pl. 117 b,

bordé d'un galon de perles perforées : des tiges régulièrement ondulées, s'échappaient des palmettes et des fleurons trilobés. Dans chaque écoinçon se détachait une bosse striée que cernait un ruban de pastilles perforées. Enfin un bandeau coranique, reprenant le 41^e verset de la XV^e sourate ⁽¹⁾, soulignait le contour de l'arc de la niche.

Cette décoration sculptée dans le plâtre était primitivement polychrome : des traces de peinture bleue subsistaient çà et là, dans l'inscription qui court sous la zone de raccord et dans la bande de motifs tressés qui couronnait le *mihrāb*.

Ces deux structures funéraires ne présentent qu'une particularité remarquable : la coupole côtelée de celle de 'Ātika que K.A.C. Creswell tenait pour la plus ancienne qui subsiste en Egypte, après celles des monuments funéraires fatimides d'Assouan. Cette affirmation conserve cependant un caractère conjectural : le monument, nous allons le voir dans un instant, ne renferme aucun élément qui permette de la dater avec rigueur. Rien n'autorise, partant, d'assurer qu'il est antérieur au mausolée de Ruqayya qui possède également une coupole côtelée.

Cette forme cannelée est-elle apparue simultanément dans plusieurs régions éloignées ? ou bien doit-on, pour expliquer les récurrences, recourir à l'hypothèse de migrations de techniques de construction ? Les coupoles antérieures à la conquête fatimide se sont malheureusement évanouies du Caire. En l'absence de documents archéologiques, il nous est guère possible d'affirmer si la coupole côtelée de 'Ātika s'inscrit dans une série de structures traditionnelles que le temps a détruites, ou si, au contraire, elle constitue le premier spécimen d'une technique fraîchement importée de l'Ifriqiya, comme l'ont avancé K.A.C. Creswell ⁽²⁾ et F. Shāfi'ī ⁽³⁾. Cette thèse ne repose que sur un simple hasard, celui de la conservation des monuments : c'est en Ifriqiya, en effet, que survivent les plus anciennes coupoles côtelées de l'espace musulman ⁽⁴⁾. D'autre part, il est difficile d'admettre que les coupoles cannelées, infiniment plus élaborées que les coupoles unies, se soient

⁽¹⁾ G. Wiet, *CIA, Egypte, II*, p. 196.

⁽²⁾ *Op. cit.*, I, p. 229.

⁽³⁾ « West islamic influences on architecture in Egypt », in *Bulletin of the Faculty of Arts, XVI/II*, Décembre 1954, p. 16.

⁽⁴⁾ A savoir, la coupole qui précède le

mihrāb de la Grande mosquée de Cairouan œuvre d'Abū Ibrāhīm Aḥmad (248/862-863) et celle qui s'élève devant le *mihrāb* de la Grande mosquée de Tunis datée de 250/864.

manifestées d'abord dans une province aussi reculée qu'Assouan, puis dans la capitale, comme le prétend K.A.C. Creswell ⁽¹⁾, en s'appuyant sur les spécimens de date incertaine subsistants dans cette ville.

DATATION :

Aucune inscription ne révèle la date des deux monuments. De même, aucune source — nous allons le voir dans un instant — ne les signale. Le décor du *mihrāb* et surtout les fenêtres percées entre les trompes complexes avaient semblé à K.A.C. Creswell moins élaborés que ceux du mausolée de Ruqayya, qu'une inscription date expressément de 527 / 1133. Tenant, partant, les deux qubbas pour antérieures au mausolée de Ruqayya, il situa celle de 'Ātika entre 1100 et 1120, et celle d'al-Ġa'farī un peu plus tôt.

Nous avons déjà démontré le danger de ces datations rigoureuses qui considèrent comme successives des formes simultanées, et comme verticales des structures horizontales ⁽²⁾, sur lesquelles K.A.C. Creswell a fondé une chronologie artificielle et spéculaire des monuments funéraires d'époque fatimide. Rien ne prouve, en effet, que les deux qubbas soient antérieures au mausolée de Ruqayya. La raison incline même à croire qu'elles lui sont postérieures. Il n'est pas invraisemblable que des personnages aient voulu se faire enterrer en ce lieu qui ne semble pas avoir été un cimetière public sous les Fatimides pour bénéficier des avantages spirituels que l'on attachait au voisinage de la fille de 'Alī. Aussi nous situons grossièrement les deux édifices dans la première moitié du VI^e-XII^e siècle, sans pencher pour une date précise.

IDENTIFICATION :

D'après les inscriptions des draperies modernes qui recouvrent les tombes, celles d'une planchette de bois fixée dans la porte du premier monument et d'une plaque de cuivre dans celle du second, ces deux qubbas passent pour contenir respectivement les restes de l'*imām* 'Alī al-Ġa'farī et de 'Ātika, tante paternelle du Prophète. Ces attributions sont-elles d'origine ou tardives ? Essayons de le déterminer par une interrogation critique des sources, suivant l'ordre chronologique.

⁽¹⁾ *Op. cit.*, I, p. 289.

du Muqattam », in *REI*, XLVI/I, 1978,

⁽²⁾ « Deux monuments fatimides au pied p. 97.

Des quatre guides de pèlerinage du Caire qui subsistent du Moyen Âge, seuls deux abordent l'espace d'al-Marāġa : Ibn 'Ayn al-Fuḍalā' qui rédigea sa monographie à l'extrême fin du VII^e-XIII^e siècle, et al-Saḥāwī qui compila la sienne au déclin du IX^e-XV^e. Ni l'un ni l'autre ne signalent ces sépultures qui pourtant se recommandent particulièrement à l'attention des visiteurs, ou celles d'homonymes qui auraient pu être confondues avec elles. Au X^e-XVI^e siècle, al-Ša'rānī⁽¹⁾ a donné la liste des Gens de la Famille dont son maître, 'Alī al-Ḥawwāš, vénérât la sépulture. Là aussi, aucune mention des deux édifices. Le siècle suivant, al-Šu'aybī a longuement évoqué les lieux de pèlerinage du Caire dans une monographie achevée en 1030/1620-1621⁽²⁾. Le silence continue. Vers la fin du XII^e-XVIII^e siècle, al-Uġhūrī (m. 1198/1784) a dressé l'inventaire des sépultures des membres de la Famille du Prophète que l'on vénérât au Caire⁽³⁾, que devait reprendre al-Qal'āwī (m. 1230/1815)⁽⁴⁾. Toujours rien. Enfin au courant du siècle dernier, les deux tombes qui devaient appartenir à d'obscurs personnages, comme le suggèrent, du reste, leurs modestes proportions, connurent une attribution nouvelle qui les promut au rang de lieux de pèlerinage⁽⁵⁾.

La première passa d'abord pour celle du VIII^e *imām* des duodécimains, 'Alī al-Riḍā⁽⁶⁾, puis pour celle de Muḥammad al-Dībāġ, le fils de Ğa'far al-Šādiq⁽⁷⁾, pour devenir ensuite celle de 'Alī al-Ğa'farī, personnage dont l'identification et la biographie restent inconnues⁽⁸⁾. Abusés par sa *nisba*, les pèlerins croient

(1) *Laṭā'if al-minan*, I, pp. 250-251.

(2) *K. yaštamil 'alā ḍikr man duḥina bi-Miṣr wa l-Qāhira min al-muḥaddiṭin wa l-awliyā' min al-riġāl wa l-nisā'*, dont il subsiste un exemplaire jusqu'à présent unique conservé dans la bibliothèque d'al-Azhar sous la cote Ta'rīḥ [1605] Rāfi'ī 27445. Sur cet auteur, v. Y. Rāġib, « Essai d'inventaire chronologique des guides à l'usage des pèlerins du Caire », in *REI*, XLI/2, 1973, p. 279.

(3) *Mašāriq al-anwār*.

(4) *Mašāhid al-ṣafā fī l-madfunin fī Miṣr min ahl al-muṣtafā*, ms Dār al-kutub Ta'rīḥ 2136.

(5) Elle se manifeste pour la première fois

dans A.F. Mehren, « Tableau général des monuments religieux du Caire », in *Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de St-Petersbourg*, XV, 1871, p. 551, et *Mélanges Asiatiques*, VI, p. 326.

(6) A.F. Mehren, *loc. cit.*

(7) P. Ravaisse, « Sur trois mihrābs en bois sculpté », in *Mémoires de l'Institut d'Égypte*, II, pp. 651-652; identification que devait reprendre sans contrôle K.A.C. Creswell, *op. cit.*, I, p. 228.

(8) Les éditeurs de *Tuḥfat al-aḥbāb*, p. 122, assurent qu'il est Abū l-Ḥasan al-šūfī b. Ya'qūb b. 'Isā b. Ismā'il b. Ğa'far b. Ibrāhīm b. Muḥammad b. 'Alī b. 'Abd Allāh b. Ğa'far

qu'il appartient aux Gens de la Maison, et qu'il descend de Ğa'far al-Ṭayyār ou de Ğa'far al-Ṣādiq. Mais ce surnom distinctif désigne la postérité d'autres homonymes, tels que Ğa'far b. Kilāb, Ğa'far b. Ṭa'laba, les Mu'tazilites partisans de Ğa'far b. Mubaššir et de Ğa'far b. Ḥarb, aussi bien que les habitants d'un quartier de Baġdad et les originaires d'un village d'Égypte ⁽¹⁾.

Quant à la tombe de 'Ātika, elle est fatalement apocryphe puisque cette fille de 'Abd al-Muṭṭalib ne posa jamais les pieds en Égypte. Vénérée pour sa parenté avec le Prophète et non pour son mérite personnel, cette figure ne représente aucun rayonnement particulier dans la Tradition ou la légende. Les données biographiques dont nous disposons sur elle sont de plus indigentes et, sur un point capital (sa conversion), discordantes.

Epouse d'Abū Umayya Ḥuḍayfa b. al-Muġira al-Maḥzūmī surnommé Zād al-rakb, le mari des quatre 'Ātika ⁽²⁾ qui n'embrassa jamais l'islam, elle lui donna deux fils, 'Abd Allāh et Zuhayr, et une fille Qariba al-kubrā ⁽³⁾, qui moururent également infidèles.

Lors d'un différend qui avait divisé la tribu de Qurayš, au temps du paganisme, 'Ātika sortit un vase de parfums : les tribus qui étaient dans la faction des Banū 'Abd al-Manāf y trempèrent les mains, prêtèrent serment et furent appelées

al-Ṭayyār b. Abī Ṭālib qu'on surnommait al-Ġāriḥi parce qu'il demeurait dans le quartier de Kawm al-Ġāriḥ à Fuṣṭāṭ, et auquel al-Azurqānī a consacré une notice biographique dans *Baḥr al-ansāb*. Malheureusement ce dernier ouvrage ne semble pas exister, et le commentaire de la monographie de Saḥāwī abonde en informations précieuses de ce genre, v. Y. Rāġib, *Essai d'inventaire chronologique* ..., p. 279.

⁽¹⁾ Ibn al-Qaysarānī, *Ansāb muttaḥiqā*, éd. P. de Jong, Leyde, 1865, p. 32; Sam'ānī, *Ansāb*, éd. 'Abd al-Raḥmān b. Yaḥyā al-Yamānī, Hyderabad, 1382/1962-1386/1966, III, pp. 288-290; Ḥāzīmī, *Uġālat al-mubtadī*, éd. 'Abd Allāh Gannūn, Le Caire, 1384/1965, p. 40; Ibn al-Aṭīr, *al-Lubāb fī taḥḍīb al-ansāb*, Baġdad, s.d., I, p. 283; Suyūṭī, *Lubb*

al-lubāb, éd. P.J. Veth, Leyde, 1840-1842, p. 65.

⁽²⁾ Ibn Ḥabīb, *Muḥabbar*, éd. E. Lichtenstaedter, 1361 H., p. 274.

⁽³⁾ Ibn Hišām, *Sīra*, éd. Muḥammad Muḥyī al-dīn 'Abd al-Ḥamīd, Le Caire, 1356/1937, I, pp. 299, 317, 397; Zubayrī, *Nasab Qurayš*, pp. 18, 300; Ibn Ḥabīb, *op. cit.*, pp. 62, 274; Balāḍurī, *Ansāb al-ašraf*, I, éd. M. Hamidullah, Le Caire, 1959, pp. 88, 145, 235, 432; Ṭabarī, *Ta'riḥ*, éd. M.J. de Goeje, 1879-1901, I, p. 1196; Ibn al-Aṭīr, *Usd al-ġāba*, Le Caire, 1285-1286 H., V, pp. 499-500; Nuwayrī, *Nihāyat al-arab*, Le Caire, depuis 1342/1923, XVIII, p. 222; Ibn Ḥaġar, *al-Iṣāba fī tamyiz al-ṣaḥāba*, Le Caire, 1328 H., IV, p. 357, n° 198.

al-Muṭayyabūn (les parfumés)⁽¹⁾. L'an 2/624, trois nuits avant la bataille de Badr, 'Ātika qui n'avait pas embrassé l'islam eut un songe prophétique qui annonçait aux païens un malheur imminent : elle vit un homme monté sur un chameau arriver de loin et s'écrier : « Habitants de La Mekke, n'y allez point, on vous tuerait ». Il aurait ensuite lancé du sommet d'une montagne voisine une pierre dont les éclats touchèrent toutes les maisons de la ville⁽²⁾.

Devint-elle musulmane par la suite ? L'histoire est divisée sur ce point : si les uns l'admettent⁽³⁾, d'autres le nient⁽⁴⁾.

Enfin 'Ātika est connue comme poétesse : on lui attribue une courte pièce de six vers qu'on mettait également sous le nom de sa sœur, Ṣafiyya⁽⁵⁾, et quatre threnes dont le premier fut composé sur son père⁽⁶⁾, et les trois autres sur le Prophète⁽⁷⁾. La date exacte de sa mort n'a pas été enregistrée par la tradition. Al-Balāḍurī⁽⁸⁾ la situe avant l'hégire, mais si l'on admet l'authenticité des élégies funébres sur le Prophète, il faudrait la placer après l'an II/632. Son lieu de sépulture

⁽¹⁾ Ibn Ḥabīb, *op. cit.*, p. 166. Sur le différend, v. Ibn Hišām, *op. cit.*, I, pp. 142-144; Balāḍurī, *op. cit.*, I, pp. 55-56; E. Tyan, *Institutions du droit public musulman*, Paris, 1954, I, p. 37.

⁽²⁾ Wāqidi, *Mağāzī*, éd. M. Jones, Le Caire-Oxford, 1966, I, pp. 29, 30, 31, 33, 41; Ibn Hišām, *op. cit.*, II, pp. 244-245; Ṭabarī, *op. cit.*, I, pp. 1292-1293; Abū l-Farağ al-Iṣbahānī, *Ağānī*, éd. Ibrāhīm Ibyārī, Le Caire, 1389/1969, IV, pp. 1385-1386; Nuwayrī, *op. cit.*, XVII, pp. 11-12; J.M.B. Jones, *Ibn Ishāq and al-Wāqidi . . .*, In *BSOAS*, XXII, 1959, pp. 46-47.

⁽³⁾ Wāqidi repris par Ibn Ḥabīb, *op. cit.*, p. 406, mentionne 'Ātika au nombre des femmes qui prêtèrent serment d'allégeance au Prophète. Ibn Sa'd, *Ṭabaqāt*, éd. E. Sachau, Leyde, 1905-1940, VIII, p. 29, affirme qu'elle embrassa l'islam à La Mekke puis émigra à Médine. Enfin Dahabī reproduit deux traditions discordantes : dans *Ta'riḥ al-islām*, Le Caire, 1367/1947-1369/1950, II, p. 38, il déclare que des tantes paternelles du Prophète,

seule Ṣafiyya devint musulmane; mais dans *Siyar a'lām al-nubalā'*, II, éd. Ibrāhīm al-Ibyārī, Le Caire, 1957, p. 195, il affirme le contraire : 'Ātika musulmane s'expatria à Médine.

⁽⁴⁾ Ibn Ishāq assure que Ṣafiyya fut la seule fille de 'Abd al-Muṭṭalib à devenir musulmane, Ibn 'Abd al-Barr, *al-Istī'āb fī ma'rifaṭ al-aṣḥāb*, éd. 'Alī Muḥammad al-Biḡāwī, Le Caire 1960, IV, p. 1880; Ibn al-Aṭīr, *loc. cit.*; Ibn Ḥaḡar, *loc. cit.*; 'Aynī, *al-Maqāṣid al-naḥwiyya*, en marge de Baḡdādī, *Ḥizānat al-adab*, Būlāq, 1299 H., III, p. 11.

⁽⁵⁾ Abū Tammām, *Dīwān al-ḥamāsa*, Le Caire, 1346/1927, I, pp. 309-311; Ibn Abī Ṭāhir Ṭayfūr, *K. balāḡāt al-nisā'*, éd. Aḥmad al-Alfī, Le Caire, 1326/1908, p. 191; 'Aynī, *op. cit.*, III, pp. 11-14.

⁽⁶⁾ Ibn Hišām, *op. cit.*, I, pp. 182-183; *Anīs al-ḡulasā' fī dīwān al-ḥansā'*, éd. L. Cheikho, Beyrouth, 1888, p. 135.

⁽⁷⁾ Ibn Sa'd, *op. cit.*, II/II, pp. 93-95.

⁽⁸⁾ *Op. cit.*, photos Dār al-kutub Ta'riḥ 1103 du ms 'Āšir Efendi 597-598, I, p. 535.

est également inconnu, mais on lui attribuait déjà au Moyen Âge une tombe apocryphe dans la nécropole du Caire⁽¹⁾, qui appartiendrait à une homonyme originaire d'Ascalon.

LE SANCTUAIRE DE RUQAYYA ⁽²⁾

Le monument incomplet (le n° 273 de l'inventaire) occupe un rectangle profond de 10 m 50 et large de 14 m 61. Un mur couronné de merlons en pointe partiellement conservés ceignait cet espace comprenant un mausolée que précédait un oratoire. Composition mixte que révèlent les sources qui le désignent tantôt sous celui de *mašhad*⁽³⁾ et tantôt sous celui de *masğid*⁽⁴⁾, mais que l'archéologue est contraint

⁽¹⁾ Ibn 'Ayn al-Fuḍalā', *op. cit.*, fol. 58 v°, pour qui la tombe de la tante paternelle du Prophète se trouve en Syrie : allusion à la fameuse tombe du quartier d'al-Maydān, à Damas, qui passait tantôt pour celle d'Umm 'Ātika, sœur de 'Umar b. al-Ḥaṭṭab, et tantôt pour celle d'une omeyyade, J. Sourdel-Thomine, « Pèlerinages damascains », in *BEO*, XIV, 1952-1954, p. 79, n. 7.

⁽²⁾ L'étude la plus poussée est toujours celle de K.A.C. Creswell, *The Muslim Architecture of Egypt*, I, pp. 247-251, fig. 142 et 143, pl. 86 a, b et c, 87 a et b, 88 a, 113 a et b, 119 a, b, c et d, et 120 a. On y trouvera une bibliographie détaillée des études antérieures. Depuis le monument a fait l'objet de quelques notices, le plus souvent dénuées d'intérêt : G. Marçais, *L'architecture musulmane d'Occident*, pp. 118, 257; F. Shāfi'ī, « West islamic influences on architecture in Egypt », in *Bulletin of the Faculty of Arts (Cairo University)* XVI/II, 1954, pp. 16-17; L. Massignon, « La cité des morts au Caire », extrait de *BIFAO*, LVII, 1958, pp. 52, 57; D. Russell, *Medieval Cairo*, p. 103, pl. 17; A. Fikri, *Masāğid al-Qāhira*, I, pp. 103-109, fig. 15 et 16, pl. 47, 48, 49, 50 a et b, 59 a, 65 a (le *mihrāb* du mausolée de Ruqayya est faussement attribué

à celui d'al-Ġa'farī), 76; O. Grabar, « The earliest islamic commemorative structures », in *Ars Orientalis*, VI, 1966, p. 36, n° 99; G. Wiet, *Les mosquées du Caire*, Paris, 1966, p. 103, pl. 17; 'A. Zakī, *Mawsū'a*, p. 343.

⁽³⁾ Harawī, *K. al-išārāt ilā ma'rifat al-ziyārāt*, éd. J. Sourdel-Thomine, *PIFD*, Damas 1953, p. 35; *Guide des lieux de pèlerinage*, trad. J. Sourdel-Thomine, *PIFD*, Damas, 1957, p. 82; mention reprise par Yāqūt, *Muğam al-buldān*, éd. F. Wüstenfeld, Leipzig, 1866-1873, IV, p. 554 et Ibn Šāhīn Ḥāhirī, *Zubdat kašf al-mamālik*, éd. P. Ravaisse, *PELOV*, Paris, 1894, p. 36; Ibn 'Abd al-Ḥāhir dans Qalqašandī, *Šubḥ al-a'sā*, III, p. 344 et Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, I, p. 360; Ibn 'Ayn al-Fuḍalā', *Miṣbāḥ*, fol. 6 v°, 7 r°, 45 r°; Balawī, *Tāğ al-mafriq*, ms Dār al-kutub Ġuğrāfiyā 202, fol. 23 r°; Ibn al-Zayyāt, *Kawākib sayyāra*, pp. 178, 184; Maqrīzī, *Sulūk*, éd. Sa'id 'Abd al-Fattāḥ 'Ašūr, Le Caire, 1970-1973, IV/III, p. 1229; Abū l-Maḥāsīn, *Nuğūm zāhira*, XV, éd. Ibrāhīm 'Alī Ṭurḥān, Le Caire, 1391/1971, p. 348; Saḥāwī, *Tuhfat al-aḥbāb*, pp. 120, 123; Saḥāwī, *Ḍaw' lāmi'*, III, p. 138.

⁽⁴⁾ Ġawwānī dans Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, II, p. 448; Saḥāwī, *Tuhfat al-aḥbāb*, p. 171.

aujourd'hui de reconstruire abstraitement : de l'oratoire amputé, ne subsiste, en effet, qu'une cour à ciel ouvert, que borde du côté de la *qibla* un portique. Couvert d'un plafond de bois, il comporte trois arcs—un grand entre deux arcs petits et plus bas—reposant sur des colonnes géminées, et trois travées. Dans celle du centre, s'ouvre une porte rectangulaire, unique passage vers la salle funéraire, et dans chaque travée latérale se creuse un *mihṛāb* semi-circulaire.

De la partie antérieure de l'oratoire maintenant disparue, deux hypothèses de restitution ont été proposées : U. Patricolo ⁽¹⁾ imaginait une cour carrée entourée de portiques à trois arcades et précédée de pièces et du portail s'ouvrant sur rue. Pour des raisons d'ordre architectural, cette reconstruction fut récusée par K.A.C. Creswell ⁽²⁾, qui en avança une autre inspirée par l'ordonnance du *mašhad* al-Ĝuyūšī : une entrée que flanquent, d'un côté un escalier montant à la terrasse, et de l'autre une pièce ; puis une cour qui commande, de part et d'autre, deux salles latérales couvertes de plafonds en bois.

Or l'argumentation invoquée par K.A.C. Creswell est bien fragile : d'un côté, les fragments subsistants de la partie antérieure ne permettent pas de pencher pour une ordonnance déterminée ; de l'autre, on ne saurait assimiler deux monuments de nature différente, et le terme de *mašhad* qui les désigne tous deux ne doit pas prêter à confusion : dans le sanctuaire al-Ĝuyūšī, la partie postérieure est oratoire (pas de tombe sous la coupole) et dans celui de Ruqayya mausolée.

Mais les sources nous permettent-elles d'entrevoir la partie disparue ? Un bref passage d'al-Balawī nous mettra sur la voie : ce voyageur qui visita le monument en 737 / 1337 nous révèle que son ordonnance était similaire à celle du mausolée de Sayyida Nafisa. D'après la description qu'il en a laissée ⁽³⁾, ce dernier comportait, dans sa partie antérieure, un oratoire. Cette indication permet de réfuter la restitution proposée par K.A.C. Creswell, car la cour flanquée de salles du *mašhad* al-Ĝuyūšī n'est en aucune manière un oratoire. Reste celle de U. Patricolo : on retient la cour encadrée de galeries qui s'inscrit dans la tradition des mosquées subsistantes de l'époque fatimide, qu'on aurait avantage à laisser dans le vague,

⁽¹⁾ *Comité de conservation*, Exercice 1915-1919, Fasc. XXXII, 1922, p. 31.

⁽²⁾ *Op. cit.*, I, p. 250.

⁽³⁾ Ce texte a été publié par Y. Rāḡib, « Une

description arabe inédite du mausolée d'al-Sayyida Nafisa », in *Arabica*, XXIII, 1976, pp. 38-41.

sans marquer de détails précis pour la distribution de l'espace (entrée, vestibule et minaret) car aucun parallèle ne saurait les inspirer.

Passons maintenant à la seconde partie du monument, à savoir le mausolée. Il comporte trois salles carrées : une salle centrale, la salle du tombeau coiffée d'une coupole, qui commande deux autres plus petites que recouvre une toiture plate. Ces trois parties communiquent par deux baies rectangulaires, dont les piédroits reposent sur des colonnes géminées. Pour l'harmonie de l'ensemble, leur profil se répète sur les murs opposés pour encadrer, d'un côté, l'entrée, et de l'autre le *mihrāb*. Dans l'épaisseur du mur du fond, se creusent trois *mihrāb*-s en demi-voûte, un dans chaque salle : celui du centre, plus large que les deux autres, projette un saillant hors l'œuvre.

La coupole comprend trois parties qui forment trois corps superposés : une zone de raccordement, carré troué de quatre baies à l'extérieur que convertissent en octogone, à l'intérieur, des trompes d'angle complexes à deux étages de niches, identiques à ceux des qubbas d'al-Ġa'farī et de 'Ātika. Une harmonie plus complète règne cependant entre les trompes et les fenêtres : ces dernières ne répètent pas seulement le profil des premières, mais se divisent elles-mêmes en trois baies superposées. Ce cube délimité par une moulure à l'extérieur supporte un tambour octogonal que souligne également une moulure et que percent seize fenêtres. Enfin sur cet octogone repose la calotte qui comporte 24 côtes épaisses se rejoignant au sommet.

Les maçonneries sont entièrement en briques cuites vêtues d'un enduit épais. La construction s'est révélée hâtive et négligée pour les murs : ils sont soit dépourvus de mortier soit « liés par un mélange de boue et de sable qui, au premier coup de marteau, vole en pluie de poussière ». En revanche, elle est particulièrement soignée pour la coupole que maçonne un mortier très insistant⁽¹⁾. Le bois n'apparaît que dans une poutre noyée dans la maçonnerie pour former le linteau de la porte du mausolée. Enfin, à l'exception des baies recticurvilignes qui trouent le tambour, un seul tracé d'arc règne dans le monument : le carène.

Passons maintenant au décor rapporté qui subsiste en abondance. Il utilise trois matières : plâtre et bois, courants dans l'architecture fatimide mais aussi, trait unique, la peinture.

⁽¹⁾ D'après le témoignage de l'architecte qui a restauré le monument, U. Patricolo, *op. cit.*, p. 36.

Le plâtre règne dans les *mihrāb*-s et les fenêtres du tambour.

Les deux *mihrāb*-s du portique de l'oratoire sont jumeaux : originellement accostés de deux colonnettes d'angle simulées à chapiteau bulbeux maintenant disparues⁽¹⁾, ils comportent une coquille : d'un médaillon central où une étoile à six pointes est cernée de feuilles de vigne déformées, radient 13 cannelures. Elles se terminent par une double rangée de lobes en retrait l'une sur l'autre, que délimite un arc en carène. Dans les écoinçons, des arabesques, et au milieu de chacun d'entre eux, un rond nu, trace du cabochon depuis longtemps tombé. Au-dessus, deux bandes horizontales de largeur inégale dans la bande supérieure, la plus large, des motifs tressés; et dans l'inférieure, une inscription coranique⁽²⁾.

Dans la salle funéraire, le *mihrāb* central est composé d'une demi-voûte couverte par une coquille : au centre, un médaillon circulaire formé d'une fantaisie épigraphique : le nom de 'Alī est cerné par celui de Muḥammad répété sept fois, probablement pour rappeler symboliquement les sept *imām*-s de la doctrine fatimide. De ce médaillon rayonnent 17 cannelures qui portent alternativement de petites perles et une chaîne sculptée, et dont les bords dessinent des lobes successivement larges et pointus. Ce rythme est repris par un triple rang de festons de grandeur croissante, en retrait l'un sur l'autre, que borde un bandeau de largeur constante. Remplis d'arabesques, les écoinçons ont perdu les bosses proéminentes qu'ils portaient primitivement, et dont il ne reste que la marque de l'emplacement. Au-dessus, sous une large bande de motifs entrelacés, court une magnifique inscription en coufique tressé : elle reproduit la fin du verset 33 de la XXXIII^e sourate, que le Prophète prononça en enveloppant de son manteau sa fille (Fāṭima), son époux ('Alī) et ses deux petits-fils (Ḥasan et Ḥusayn) et que tout fidèle doit réciter en entrant dans un sanctuaire où repose un 'alide⁽³⁾. Enfin un deuxième

(1) On les distingue encore dans une photo de K.A.C. Creswell, *op. cit.*, I, pl. 119 b.

(2) Dans le *mihrāb* de l'ouest, un fragment du verset 31 de la XXVIII^e sourate : *Avance et n'aie pas peur ! Tu es parmi ceux qui n'ont rien à redouter.* Suit le verset 99 de la XV^e sourate : *Et adore ton Seigneur jusqu'à ce que vienne à toi la Certitude.* Dans le *mihrāb* de l'est, le verset 60/55 de la V^e sourate :

Votre patron [et vos alliés] sont seulement Allah, Son Apôtre et ceux qui accomplissent la Prière, [qui] donnent l'Aumône et [qui] s'inclinent.

(3) *Allah veut seulement écarter de vous la souillure !, ô membres de la Maison [du Prophète]!* Sur ce verset, v. la documentation rassemblée par G. Wiet, *CIA, Egypte*, II, p. 33.

bandeau coranique en caractères plus réduits et moins élaborés cerne le rebord inférieur de la coquille ⁽¹⁾. Quant à la mosaïque de marbre qui tapisse le bas du *mihrāb*, la frise de losanges blancs sur fond noir, elle se trahit comme une œuvre postiche probablement rapportée au cours de la rénovation du monument au IX^e-XV^e siècle, que nous évoquerons en temps voulu.

Les *mihrāb*-s latéraux reproduisent un décor similaire (à quelques détails près), légèrement différent de celui du *mihrāb* central : on y retrouve une coquille de 9 cannelures radiant d'un médaillon central où règne le nom d'Allah. Dans les écoinçons, les mêmes arabesques; et au milieu de chacun d'entre eux, la bosse à cannelures hélicoïdales qui a disparu dans les trois autres *mihrāb*-s. Une inscription coranique ⁽²⁾ encadre ce décor, que couronne une bande horizontale : des fleurons trilobés y alternent avec des motifs tantôt pointillés et tantôt géométriques. Cette sculpture sur plâtre devait être primitivement polychrome, comme l'attestent les traces de peinture bleue que l'on distingue dans l'inscription inférieure du *mihrāb* central.

Quant aux fenêtres du tambour octogonal, elles sont fermées de claustra de plâtre, les plus remarquables qui subsistent de l'époque fatimide. Deux décors différents y alternent toutes les deux fenêtres : un simple tracé polygonal, puis un fleuron à six lobes dans un réseau géométrique. Enfin des traces de sculpture que l'on distingue au bas de quelques fenêtres de la zone de raccord révèlent que celle-ci portait, à l'origine, un décor élaboré.

Le bois apparaît dans le revêtement de la tombe et le *mihrāb* portatif commandés par une veuve d'al-Āmir, 'Alam dite Ġihat Maknūn. Environnée d'un grillage en bois incrusté de nacre d'époque ottomane, la magnifique boiserie qui enserre la tombe est entièrement dissimulée par une draperie de couleur. Sa décoration

⁽¹⁾ Il reprend le verset 52/54 de la VII^e sourate : *Votre Seigneur est Allah qui créa les cieux et la terre en six jours, puis s'assit en majesté sur le Trône. Il couvre le jour de la nuit qui le poursuit, avide, tandis que le soleil, la lune et les étoiles sont soumis à Son Ordre.*

⁽²⁾ Dans le *mihrāb* ouest, on trouve le verset 11/10 de la XXV^e sourate : *Béni soit Celui qui, s'Il le veut, te donnera mieux que cela : des*

jardins au bas desquels couleront des ruisseaux et [où] Il placera pour toi des palais. Et dans le mihrāb est, on lit le verset 116/114 de la XI^e sourate : Accomplis la Prière aux deux extrémités du jour et à quelques moments de la nuit ! Les bonnes œuvres dissipent les mauvaises. Cela est une Edification pour ceux qui se souviennent.

est composée fondamentalement par quatre bandes d'inscription en coufique fleuri disposées sur quatre lignes de hauteur différente, dont seules les deux lignes intermédiaires renferment les textes historiques. Enfin le *mihrāb* portatif n'appartient plus au mausolée, dont il a été définitivement détaché et transféré au Musée de l'Art Islamique, par souci de préservation. Sa célébrité nous dispense de reprendre sa description, sur laquelle on s'est suffisamment étendu ⁽¹⁾.

Enfin la peinture n'a été miraculeusement préservée que dans la coupole, grâce au plâtre récent dont les travaux de réfection l'ont libérée. Sur les moulures séparant les cannelures, alternent des perles blanches sur fond brun et des rinceaux bleus sur fond blanc. Sur les amortissements de la naissance des arêtes, se répètent à six reprises une succession de quatre couleurs : jaune, vert, bleu et rouge. Enfin deux larges bandeaux annulaires, bleus sur fond blanc, font le tour de la coupole : l'inscription inférieure qui se poursuit sur les quatre parois juste au-dessous des trompes complexes est trop effacée pour être déchiffrée. L'autre qui court sur le tambour s'ouvre par un fragment du Coran ⁽²⁾, que suivent des formules de bénédiction sur le Prophète et sa famille et se termine par la date (*dū l-qa'da 527/* septembre 1133) ⁽³⁾.

LES SOURCES.

L'histoire du monument à travers le temps peut être retracée avec suffisamment de clarté : nous disposons, en effet, d'indications relativement nombreuses, archéologiques et littéraires, mais dont l'interprétation est parfois délicate.

Les circonstances qui provoquèrent l'érection du sanctuaire sont décrites seulement par Ibn 'Ayn al-Fuḍalā', qui reprend une source contemporaine,

⁽¹⁾ V. notamment Ed. Pauty, *Les bois sculptés jusqu'à l'époque ayyoubide*, pp. 67-69, n° 446, pl. LXXX à LXXXVIII; J. David-Weill, *Les bois à épigraphes jusqu'à l'époque mamlouke, Catalogue général du Musée Arabe du Caire*, Le Caire, 1931, pp. 11-14, n° 446, pl. XVI et XVII.

⁽²⁾ *Votre Seigneur est Allah qui créa les*

cieux et la terre en six jours, puis s'assit en majesté sur le Trône. Il couvre le jour de la nuit qui le poursuit, avide, tandis que le soleil, la lune et les étoiles sont soumis à Son Ordre. N'a-t-Il point la Création et l'Ordre ? Béni soit Allah, Seigneur des Mondes ! (VII, 52/54).

⁽³⁾ RCEA, VIII, n° 3054.

Muḥammad b. Asʿad al-Ġawwānī (m. 588 / 1192) ⁽¹⁾. Ce texte dont la publication est rejetée à la fin de l'étude mérite de nous arrêter ⁽²⁾ : Ce sanctuaire fut construit à la suite d'une vision. Abū Ġaʿfar ⁽³⁾ a dit : « ʿAlī n'a pas en Egypte d'enfant né de ses reins ». Al-ʿUbaydalī le généalogiste a dit : « La construction de ce sanctuaire fut ordonnée par al-Ḥāfiẓ ʿAbd al-Mağīd le Fatimide. ʿAbd Allāh b. Saʿīd rapporte [ceci] : « al-Ḥāfiẓ ʿAbd al-Mağīd m'envoya chercher dans la nuit. Je me rendis auprès de lui, accompagné du Grand missionnaire. « J'ai fait un songe », dit-il. Je lui demandai : « Quel est ce songe ? » — J'ai vu une femme enveloppée d'un vaste manteau (*mutallafīʿa*), répondit-il. Je lui demandai qui elle était. Elle répondit : « La fille de ʿAlī, Ruqayya ». Puis [al-Ḥāfiẓ] nous emmena en ce lieu : on y découvrit une tombe ⁽⁴⁾. Il ordonna alors la construction de ce sanctuaire, qui fut construit ».

Interprétons maintenant ce texte : une fille de ʿAlī, enveloppée de « la manifestation la plus tangible de la pudeur » que constitue le *lifāʿ* ⁽⁵⁾, apparaît au calife endormi. Il mande incontinent deux témoins, le rapporteur du récit, un grand du temps (mais un inconnu pour nous) et le Grand missionnaire pour leur annoncer la vision dont il a été favorisé. Il les conduit ensuite sur le lieu : le sol fouillé révèle une sépulture irrévocablement identifiée avec celle de la fille de ʿAlī.

Rien d'étonnant à cela : les inventions de tombes et de reliques sont fréquentes dans l'espace musulman au Moyen Âge, en particulier dans l'univers šīʿite : le

⁽¹⁾ Ce polygraphe avait laissé un guide de pèlerinage consacré aux sépultures des Gens de la Famille, Y. Rāġib, « Essai d'inventaire chronologique des guides à l'usage des pèlerins du Caire », in *REI*, XLI/2, 1973, p. 262.

⁽²⁾ Il n'était jusqu'à présent disponible que par le truchement d'un fragment publié par ʿA. Mubārak, *op. cit.*, II, p. 61, d'après le manuscrit qu'il possédait (aujourd'hui à Dār al-kutub) : altéré, il donne sur un point capital, la présence de la tombe, la mauvaise leçon. Une traduction en a été donnée in Comité de conservation, *Comptes rendus des exercices 1915-1919*, XXXII, 1922, p. 25; elle a été reprise par Ed. Pauty, *La mosquée d'Ibn*

Touloun, pp. 67-68, puis résumée par G. Wiet, *CIA, Egypte*, II, p. 204, et L. Hauteœur et G. Wiet, *Les mosquées du Caire*, Paris, 1932, I, p. 112.

⁽³⁾ Sous cette *kunya*, il faut probablement identifier Muḥammad b. al-Ḥusayn connu sous le nom d'Ibn Ḥidāʿ, qui fut le généalogiste officiel de l'Egypte sous le règne de Kāfūr, Maqrīzī, *Muqaffā*, ms Leyde Or. 1366, I, fol. 219 r°.

⁽⁴⁾ Le manuscrit utilisé par ʿAlī Mubārak dit exactement le contraire : le sol fouillé se révéla vide de sépulture.

⁽⁵⁾ A. Arazi, « Noms de vêtements et vêtements ... », in *Arabica*, XXIII, 1976, p. 115.

rêve ouvre une communication entre le monde des vivants et celui des morts. Le dormeur atteint par son intermédiaire une connaissance qui lui échappe dans l'état de veille, et nul ne conteste ces révélations lorsqu'elles favorisent un personnage digne de foi, surtout un *imām*. Cette vision revêt, en outre, indubitablement, un aspect politique : elle vise à redonner au calife un prestige qu'il avait partiellement perdu depuis les vicissitudes qu'il avait connues : premier Fatimide à accéder au califat par ligne collatérale plutôt que directe, la seule qui fût de règle depuis l'avènement de la dynastie, puis la résidence surveillée où l'avait tenu le vizir duodécimain Kutayfāt et dont il ne fut délivré que l'année d'avant par le meurtre de ce dernier. Mais voilà qu'une fille de 'Alī se montre à lui, l'entretient et lui révèle son lieu de sépulture que nul n'avait connu avant lui. Faveur insigne qui lui assure une légitimité contestée, et dont un monument somptueux perpétuera la mémoire.

Mais qui est cette fille de 'Alī ? et que représente-t-elle dans la tradition ? Nul ne songe à le préciser. Si l'on interroge les sources, on constate que l'époux de Fāṭima eut deux filles dénommées Ruqayya : l'aînée (*al-kubrā*), jumelle de 'Umar, avait pour mère une captive de la bataille de 'Ayn al-Tamr, Umm Ḥabīb al-Šahbā' al-Taġlabiyya ⁽¹⁾. On ne connaît rien de sa biographie sinon qu'elle eut pour époux Muslim b. 'Aqīl b. Abī Ṭālib, auquel elle donna trois fils 'Abd Allāh, 'Alī et Muḥammad ⁽²⁾. La cadette (*al-ṣuġrā*) avait pour mère une esclave (*umm walad*), suivant certains ⁽³⁾ ou Umm Sa'īd bint 'Urwa al-Ṭaqafiyya, suivant d'autres ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Ibn Sa'd, *Ṭabaqāt*, III/I, p. 12; Zubayrī, *K. nasab Qurayš*, p. 42; Ibn Qutayba, *Ma'ārif*, éd. Tarwat 'Ukāša, 2^e éd., Le Caire, 1969, p. 210; Ṭabarī, *Ta'riḥ*, I, pp. 2072-2073, 3472; Abū Naṣr al-Buḥārī, *Sirr al-silsila al-'alawiyya*, Nağaf, 1381/1962, p. 96; Mas'ūdī, *Murūğ al-dahab*, éd. B. de Meynard et P. de Courteille, rev. et cor. par Ch. Pellat, Beyrouth, depuis 1965, III, p. 260; trad., Paris, depuis 1962, III, p. 759; Maqdisī, *K. bad' al-ḥalq*, éd. et trad. Cl. Huart, *PELOV*, Paris, 1899-1919, V, pp. 74/76; Mufīd, *Iršād*, p. 166; Ibn Šahrāšūb, *Manāqib āl Abī Ṭālib*, III, p. 304; Ibn al-Ġawzī, *Šifat al-ṣafwa*, Hyderabad,

1355-1356 H., I, p. 119. A tort, certains auteurs lui ont donné pour mère Fāṭima al-Zahrā', Dāraqutnī dans Šabalanġī, *Nūr al-abšār*, pp. 176-177; ou Asmā' bint 'Umays, Ibn 'Ayn al-Fuḍalā', *op. cit.*, fol. 7 r^o.

⁽²⁾ Ibn Sa'd, *loc. cit.*; Zubayrī, *op. cit.*, p. 45; Ibn Qutayba, *op. cit.*, p. 204; Ṭabarī, *op. cit.*, II, p. 388; Abū l-Faraġ al-Iṣbahānī, *Maqātil al-ṭālibiyyin*, Nağaf, 1353 H., p. 67. S'écartant de la tradition, Ibn Ḥabīb, *Muḥabbar*, p. 56, prétend que Muslim b. 'Aqīl épousa Ruqayya al-ṣuġrā et non al-kubrā.

⁽³⁾ Zubayrī, *op. cit.*, p. 44; Mufīd, *loc. cit.*

⁽⁴⁾ Ibn Šahrāšūb, *loc. cit.*

Mais la tradition hagiographique ignore le détail : des deux Ruqayya, elle a fait une seule, à laquelle elle a attribué des miracles controuvés⁽¹⁾ et une tombe également apocryphe dans une mosquée de Bāb al-Farādīs à Damas⁽²⁾.

Comme le révèlent les inscriptions, la construction et la décoration du monument sont passées par trois phases discontinues sur une durée frisant le quart de siècle. La première s'est achevée en *dū l-qa'da* 527 / septembre 1133, comme le précise la fin du bandeau circulaire courant sur le tambour de la coupole⁽³⁾. L'absence du nom du fondateur rend cependant son identification incertaine : est-ce al-Ḥāfiẓ, comme l'incite à le croire le passage d'al-Ġawwānī repris par Ibn 'Ayn al-Fuḍalā' ? ou bien la veuve du calife al-Āmīr, 'Alam, par les soins de son mandataire (*wakīl*), Abū Turāb al-Ṣawwāf, comme le suggère une allusion fugitive du même al-Ġawwānī⁽⁴⁾ ? La contradiction n'est peut-être qu'apparente : cette première campagne de travaux semble être l'œuvre d'al-Ḥāfiẓ, les deux autres celles de 'Alam. Suivant la tradition hagiographique recueillie dans les guides de pèlerinage⁽⁵⁾, le calife aurait confié les travaux à un certain Abū Tamīm Turāb al-Ḥāfiẓī. Celui-ci parvint à la dignité de vizir puis tomba en disgrâce lorsqu'on lui eut révélé son attachement au sunnisme : légitimité d'Abū Bakr et des califes abbassides. Il fut alors condamné à une promenade infamante à travers la ville, revêtu d'une peau de bête ? Que penser de cette information tenue pour dénuée de valeur ?⁽⁶⁾. Les guides de pèlerinage nous transmettent souvent des renseignements sans parallèles que l'on ne doit pas, d'emblée, écarter sans raison, car ils constituent parfois une version unique, quoique déformée, de faits réels qui n'ont pas laissé de traces dans les annales et les chroniques. Précisément, les sources

⁽¹⁾ Uğhūrī, *Mašāriq*, fol. 30 r°; Qal'āwī, *Mašāhid al-ṣafā*, ms Dār al-kutub Ta'riḥ 2136, fol. 3 v°, 10 r°; Šabalanġī, *op. cit.*, p. 177; P. Ravaisse, *Sur trois miḥrābs en bois sculpté*, pp. 650-651.

⁽²⁾ Ibn Šākir al-Kutubī, *'Uyūn al-tawāriḥ*, trad. H. Sauvaire, *Description de Damas*, in *JA*, 9^e série. VII, 1896, p. 386; A. Talass, *Dayl Ṭīmār al-maqāšid*, *PIFD*, Beyrouth, 1943, pp. 229-230; Šabalanġī, *loc. cit.*

⁽³⁾ *RCEA*, VIII, n° 3092.

⁽⁴⁾ Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, II, p. 448. 'Alam, par l'intermédiaire du même personnage fit également construire l'oratoire et le couvent féminin d'al-Andalus dans le cimetière d'al-Qarāfa, Yāqūt, *Mu'ğam al-buldān*, I, p. 378; Maqrīzī, *Ḥiṭaṭ*, II, pp. 446, 448, 454.

⁽⁵⁾ Ibn 'Ayn al-Fuḍalā', *op. cit.*, fol. 45 r°; Ibn al-Zayyāt, *Kawākib sayyāra*, p. 178; Saḥāwī, *Tuḥfat al-aḥbāb*, pp. 171, 293.

⁽⁶⁾ G. Wiet, *CIA, Egypte*, II, p. 204.

traditionnelles de l'histoire fatimide ne mentionnent guère un personnage du nom d'Abū Tamīm Turāb al-Ḥāfiẓī, mais ce silence ne doit nullement être interprété comme une absence, car nous connaissons les grands abîmes de la documentation fatimide. Aussi nous tiendrons l'existence du personnage comme vraisemblable.

La deuxième campagne de travaux est postérieure de six ans à la première (533 / 1139) : elle semble s'être réduite à la fabrication du revêtement de tombe en bois sculpté ⁽¹⁾ sur l'ordre de 'Alam par les soins d'un certain Abū Turāb Ḥaydara b. Abī l-Faṭḥ, que la mort avait emporté avant la fin du travail ⁽²⁾, et qui pourrait être son mandataire, Abū Turāb al-Ṣawwāf.

Enfin la troisième et dernière phase est ultérieure de plus de 16 ans à la seconde : accomplie sous le califat d'al-Fā'iz et le vizirat d'al-Ṣāliḥ Ṭalā'i' (549 / 1154-555 / 1160), elle comprend l'exécution d'un *miḥrāb* portatif sur l'ordre de 'Alam ⁽³⁾.

Bien que l'authenticité de la tombe de Ruqayya ait été contestée ⁽⁴⁾, le sanctuaire n'a cessé d'attirer les pèlerinages des siècles durant ⁽⁵⁾. Ils s'y interrompent cependant, momentanément, au seuil du IX^e-XV^e siècle : la ruine gagne l'édifice qui se transforme en habitation. Mais en 844 / 1440, Badr al-dīn Ḥusayn b. al-Farrā', syndic des descendants du Prophète (*naqīb al-ašraf*) réhabilite le monument à ses frais. Cette restauration considérée comme œuvre pie devient pour lui source de considération et d'estime. Et les historiens ⁽⁶⁾ souligneront ce fait mémorable.

Le sanctuaire n'accueille pas seulement les vivants, mais également les morts : plusieurs notables veulent profiter de l'influence bénéfique qui s'étend au voisinage

⁽¹⁾ RCEA, VIII, n° 3092.

⁽²⁾ Comme le révèle la formule qui suit son nom : « Que la miséricorde [divine] soit sur quiconque appellera la miséricorde [divine] sur lui (*fa ruḥīma man tarahḥama 'alayhi*), RCEA, loc. cit.

⁽³⁾ RCEA, VIII, n° 3188.

⁽⁴⁾ Saḥāwī, *Tuhfa*, pp. 121-122, assure que cette attribution est sans fondement chez les historiens et les généalogistes (*hadā lā ḥaqīqa lahu 'inda ahl al-ta'riḥ wa l-nasab*). Plus loin, p. 124, il présume que l'identification de Ruqayya a été l'objet d'une confusion, et

que la titulaire de la tombe est, en réalité, la fille de 'Abd Allāh b. 'Amr b. 'Uṭmān, plutôt que celle de 'Alī.

⁽⁵⁾ Comme l'attestent les différentes notices qui lui sont consacrées, Harawī, *K. al-ziyārāt*, p. 35; *Guide*, p. 82, dont le texte a été démarqué par Yāqūt, *Muḡam al-buldān*, IV, p. 554, et Ibn Šāhīn Ḥāhīrī, *Zubda*, p. 36; Ibn 'Ayn al-Fuḍalā', *op. cit.*, fol. 7 r°; Balawī, *Tāğ*, fol. 23 r°; Saḥāwī, *op. cit.*, pp. 120-122, 124.

⁽⁶⁾ Maqrīzī, *Sulūk*, IV/III, p. 1229; Abū l-Maḥāsīn, *Nuḡūm zāhira*, XV, p. 348; Saḥāwī, *Ḍaw' lāmi'*, III, p. 138.

des saints et reposer près de la fille de ʿAlī : ainsi le cadī Bahrām b. ʿAbd Allāh (m. 805/1402-1403), son parent, Aḥmad b. Muḥammad al-Damīrī (m. 842/1438) ⁽¹⁾, le fils de ce dernier, ʿAbd al-Qādir (m. 895 / 1490) ⁽²⁾ et une inconnue, Fāṭima bint Baybars al-Nāṣirī (m. 864 / 1460), dont la tombe subsiste ⁽³⁾.

Sous les Ottomans, le sanctuaire est promu au premier rang des lieux de pèlerinage du Caire ⁽⁴⁾. ʿAlī al-Ḥawwāṣ recommande à ses disciples la visite de la sépulture ⁽⁵⁾. Burhān al-dīn al-Ḥalabī, l'auteur de la célèbre biographie laudative du Prophète, devient l'un des pèlerins les plus assidus : il avait été favorisé en songe de l'apparition de Ruqayya, qui lui avait demandé de se rendre sur sa sépulture. Il fut ainsi soulagé d'une peine qui l'affligeait ⁽⁶⁾.

Le mausolée fut ensuite restauré par le plus grand bâtisseur de l'époque ottomane, ʿAbd al-Raḥmān Katḥudā ⁽⁷⁾. Les travaux commencés en 1170 / 1756-1757, comme le révèle l'inscription de la porte ⁽⁸⁾ se terminèrent en 1173 / 1759-1760 ⁽⁹⁾. Les restes de la fontaine publique (*sabīl / kuttāb*) qui subsistent dans l'enclos appartiennent probablement à cette campagne de travaux. Puis le monument fut embelli en 1196 / 1781-1782 par le lexicographe, Murtaḍā al-Zabīdī, lorsqu'il y fit inhumer sa chère épouse, Umm al-Faḍl Zubayda ⁽¹⁰⁾. A sa mort, en 1205/1790, il vint reposer près de sa bien-aimée ⁽¹¹⁾. Et les deux sépultures subsistent toujours à l'entrée du sanctuaire.

Sous le règne de Saʿīd Pasha, un couvent (*taḳīyya*) de derviches de l'ordre Qādiriyya surgit dans l'enclos. Les tombes qui s'y trouvaient sont supprimées,

⁽¹⁾ Saḥāwī, *Ḍawʿ lāmiʿ*, II, p. 79; Le même, *Ḍawl ʿalā rafʿ al-īṣr*, éd. Ğ. Hilāl et M.M. Ṣubḥ, rev. ʿA. Biḡāwī, Le Caire, s.d., p. 92.

⁽²⁾ Saḥāwī, *Ḍawʿ lāmiʿ*, IV, p. 263.

⁽³⁾ G. Wiet, *CIA, Egypte*, II, p. 206, n° 592.

⁽⁴⁾ Les notices qui lui sont consacrées sont particulièrement abondantes, Ṣaʿrānī, *Laṭāʾif*, I, p. 250; Ṣuʿaybī, *Kitāb*, fol. 166 r°; Qalyūbī, *Tuhfa*, pp. 3, 10; Ṣabbān, *Isʿāf*, p. 209; Uḡhūrī, *Mašāriq*, fol. 21 r°, 23 r°; Qalʿāwī, *Mašāhid*, fol. 3 v°, 10 r°.

⁽⁵⁾ Ṣaʿrānī, *loc. cit.*

⁽⁶⁾ Comme nous l'apprend son disciple, Qalyūbī, *loc. cit.*

⁽⁷⁾ Ğabartī, *ʿAḡāʾib*, II, p. 6, A. Raymond, «Les constructions de l'émir ʿAbd al-Raḥmān Katḥudā», in *Annales Islamologiques*, XI, 1972, p. 243, n° 12.

⁽⁸⁾ A.F. Mehren, «Tableau général des monuments religieux du Caire», in *Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de St-Petersbourg*, XV, 1871, p. 551 et *Mélanges Asiatiques*, VI, 1870, p. 326; P. Ravaisse, *op. cit.*, pp. 651-654.

⁽⁹⁾ Comme le précise Ṣabbān, *Isʿāf*, p. 210.

⁽¹⁰⁾ Ğabartī, *op. cit.*, II, p. 201.

⁽¹¹⁾ Le même, *op. cit.*, II, p. 209.

excepté celles de Murtaḏā Zabīdī et de sa femme. Sur l'espace libéré, on élève un mur d'enceinte, des cellules au fond d'un jardin et un lieu de prière (*muṣallā*). Une trentaine d'années après, on construit une demeure sur la voie passante et l'on embellit à nouveau le couvent ⁽¹⁾. Sous le règne du khédivé ʿAbbās I^{er}, celui-ci subit un agrandissement et divers remaniements, dont certains entrepris sur l'ordre de l'épouse du khédivé, Tawḥīda Hānim ⁽²⁾ : le grillage en bois incrusté de nacre est notamment installé autour du cénotaphe; transféré du mausolée de Nafīsa, il proviendrait, suivant la tradition, du sanctuaire d'al-Ḥusayn ⁽³⁾.

Jusqu'à une date récente, on célébrait l'anniversaire de naissance de Ruqayya du 18 *ḡumādā* I à la fin du mois ⁽⁴⁾. Sa grande séance (*ḥaḍra*) hebdomadaire se tenait les nuits de samedi ⁽⁵⁾. Les derviches tenaient en outre toutes les semaines des séances de *dīkr* qui attiraient nombre de fidèles : le dimanche après-midi vers 3 heures, et la nuit de vendredi ⁽⁶⁾.

(1) P. Ravaisse, *op. cit.*, p. 653.

(2) Ḥ. Qāsim, *Mazārāt miṣriyya*, p. 58.

(3) P. Ravaisse, *op. cit.*, p. 652; Ḥ. Qāsim, *loc. cit.*

(4) ʿA. Mubārak, *op. cit.*, I, p. 91; R.L.N.

Michell, *An Egyptian calendar*, pp. 22, 61; J.W. Mc Pherson, *The moulids of Egypt*, pp. 32, 279-280.

(5) ʿA. Mubārak, *loc. cit.*

(6) R.L.N. Michell, *op. cit.*, pp. 52, 115.

APPENDICE

Ibn 'Ayn al-Fuḍalā', *Miṣbāḥ al-dayāḡi*.

Les trois manuscrits actuellement disponibles du *Miṣbāḥ* ont servi à l'établissement du fragment suivant :

- D = ms Chester Beatty arabe 4037 daté de 26 *muḥarram* 913 (7 juin 1507), fol. 7 v°;
- A = ms Azhar Ta'rīḥ [1380] 22934 terminé 18 *rabī'* II 1073 / 30 novembre 1662, fol. 7 v°;
- C = ms Dār al-Kutub Ta'rīḥ 1461, dont la première partie fut achevée le mardi 13 *šā'bān* 1034.

* * *

وهذا المشهد من مشاهد الرؤيا وقال أبو جعفر^(١) : ليس لعلي^(٢) بمصر ولد لصلبه . قال العبيدلى النسابة : هذا المشهد أمر ببنائه^(٣) الحافظ عبد المجيد الفاطمي^(٤) قال عبد الله بن سعيد : بعث إلى^(٥) الحافظ عبد المجيد في الليل فجمته مع داعي الدعاء^(٦) قال : رأيت مناماً . قلت : ما هو ؟ قال : رأيت امرأة متلفعة فقلت : من أنت ؟ قالت : بنت علي رقيصة . فجاء بنا إلى هذا الموضع فوجدنا به^(٧) قبراً فأمر ببناء هذا المشهد فبنى .

- (١) بن : C .
- (٢) بن أبي طالب : C add .
- (٣) زاد في بنائه : C .
- (٤) وقيل : C add ؛ وقال : A add .
- (٥) لي : C .
- (٦) مع الذي دعاني له فقلت له ما تريد : C .
- (٧) فلم نجد به : C .